

« Oppenheimer » : Nolan atomise les codes du biopic

Le cinéaste de « Interstellar » et « Tenet » livre un spectacle inattendu, loin des conventions du genre, sur le destin troublé du père de la bombe atomique.



Par [Philippe Guedj](#)
Publié le 19/07/2023 à 00h01
Temps de lecture : 5 min

Incorrigible [Christopher Nolan](#). Dernier apôtre des blockbusters intimistes à prêcher dans le désert hollywoodien (avec James Cameron et Denis Villeneuve), il transforme systématiquement ses œuvres en puzzles plus ou moins inextricables. Avec sa trilogie *Batman*, il a réinventé le film de super-héros en questionnant la notion même de justicier dans l'Amérique post-11 Septembre.

Dans *Interstellar*, il détournait l'épopée de SF au profit d'une ode à l'amour palpitant sous une grosse énigme quantique. En 2020, *Tenet* piratait le concept de techno-thriller avec une relecture sans précédent (et, il faut bien le dire, aussi absconse qu'une équation d'astrophysique) du voyage dans le temps. Quant à *Oppenheimer*, c'est une déflagration de trois heures qui pulvérise les codes habituels du biopic pour mieux cerner la psyché irradiée du père de la bombe A.

Portrait au super-microscope du génie dépressif Julius Robert Oppenheimer, ce 12^e opus nolanien suit l'ascension du célèbre polymathe comme directeur scientifique du [projet Manhattan](#) (qui aboutira en 1945 à la mise au point de la première bombe atomique), puis sa persécution par le FBI en plein maccarthysme, après l'élection d'Eisenhower.

À LIRE AUSSI [Julius Robert Oppenheimer, l'ascension et la chute du père de la bombe atomique](#)

Le cinéaste n'enchaîne pas linéairement ces deux parties mais les tisse en entremêlant sans cesse présent, passé et futur, le tout réparti en deux traitements de la pellicule : la couleur pour symboliser le point de vue d'Oppenheimer ; le noir et blanc pour exprimer celui de Lewis Strauss (Robert Downey Jr.), président de la Commission à l'énergie atomique (AEC) et adversaire du physicien durant le harcèlement de ce dernier, notamment en 1954, lors d'une « audition de sécurité » visant à prouver son éventuelle trahison des États-Unis au profit de l'Union soviétique. Robert Oppenheimer paie alors ses prises de position de 1949 contre la bombe thermonucléaire (dite « H » pour hydrogène, plus dévastatrice que la bombe atomique) et ses nombreuses sympathies communistes d'avant-guerre.

Scénariste unique du film, Christopher Nolan, comme il en a l'habitude, nous mitraille de personnages, d'enjeux et d'allers-retours temporels sans vraiment prendre le temps de présenter ses protagonistes. Avertissement : sans vous être au préalable renseigné sur le sujet (et [Le Point a pensé à vous](#)), vous risquez l'anévrisme à force d'être bombardé d'informations

sur cette page hautement radioactive de l'histoire de l'Amérique et du monde. Certes, heureusement plus accessible que *Tenet*, *Oppenheimer* réclame cependant une attention de chaque seconde, voire une seconde vision pour mieux apprivoiser ce redoutable animal cinématographique, adapté de l'ouvrage *Robert Oppenheimer – Triomphe et tragédie d'un génie* de Kai Bird et Martin J. Sherwin (éd. Le Cherche Midi).

« Quantique des quantiques »

À des années-lumière d'un blockbuster popcorn, d'autant plus anxiogène qu'il sort dans un contexte de réveil des peurs nucléaires, ce drame synchrone avec l'Histoire va marquer celle du 7^e art à plus d'un titre. Il faut impérativement le découvrir en salle pour ressentir jusqu'à l'échine les expérimentations visuelles et sonores qui parcourent ce récit, autant épris de science que méfiant vis-à-vis du politique. Proche dans son foisonnement du *JFK* d'Oliver Stone, voisin thématique de *L'Étoffe des héros*, le pavé de Chris Nolan alterne deux faces, l'une optimiste, l'autre pessimiste, à l'instar de son diptyque couleur/noir et blanc.

À LIRE AUSSI [« Oppenheimer » : la déflagration de Nolan va vous surprendre](#)

D'un côté, *Oppenheimer* propose un « quantique des quantiques » de cette physique révolutionnaire dont Einstein fut le précurseur, un chant d'amour à ces savants prodiges qui, au début du XX^e siècle, furent capables de reproduire en laboratoire les forces fondamentales de l'univers... Mais de l'autre, c'est aussi un cauchemar éveillé traversé de convulsions effrayantes, une fable d'avertissement sur cette boîte de Pandore ouverte pour toujours ce fameux 16 juillet 1945 : jour du test de la bombe atomique, à Alamogordo, dans le désert Jornada del Muerto, à quatre heures de route au sud de Los Alamos. Le glaçant final est à cet égard sans ambiguïté sur le message de Cassandra délivré par Nolan.

Là encore, comme à l'accoutumée chez le cinéaste, la complexité de la trame se voit compensée par une mise en scène spectaculaire : tournage en format IMAX et création d'une pellicule Kodak 65 mm inédite pour les passages en noir et blanc ; somptueux décors naturels ; reconstitution grandeur nature, en plein désert du Nouveau-Mexique, des bâtiments du complexe de Los Alamos, le QG du projet Manhattan ; pléiade de stars à l'affiche, de Robert Downey Jr. à Florence Pugh en passant par Matt Damon, Emily Blunt et Kenneth Branagh.

« Oppenheimer » : la déflagration de Nolan va vous surprendre

Le réalisateur de « Tenet » consacre un biopic détonant au père de la bombe atomique. Conçu avant la guerre en Ukraine, son « Oppenheimer » tombe à pic. Rencontre.



Par *Philippe Guedj*



Domages. « Oppenheimer », de Christopher Nolan : trois heures passionnantes sur le directeur scientifique du projet Manhattan en 1945, aux États-Unis, qui donna naissance à la funeste arme de destruction massive. La bombe atomique pulvérisera Hiroshima et Nagasaki la même année.

Publié le 16/07/2023 à 12h00

Une plongée visuelle hypnotique au cœur de particules atomiques, des plans terrifiants sur les flammes infernales de la première bombe A, une course haletante vers sa mise au point par une communauté de physiciens en ébullition, le portrait d'un physicien génial et torturé (joué par l'incroyable Cillian Murphy), enivré par la dimension prométhéenne de sa mission avant d'être rongé par le remords... Déflagration de trois heures sur un tournant historique décisif du XX^e siècle, la naissance d'une arme de destruction massive en 1945 aux États-Unis, sous la direction scientifique de J. Robert Oppenheimer, le douzième long-métrage de Christopher Nolan explose les codes traditionnels du biopic.

Comme il le fit avec d'autres genres dans *Interstellar*, *Dunkerque*, *Tenet* et ses *Batman*, Nolan s'éloigne des sentiers battus pour offrir, avec une mise en scène spectaculaire, un récit déstructuré, multipliant les allers-retours entre présent et passé. Fil rouge : l'ascension d'Oppenheimer comme directeur scientifique du projet Manhattan (le programme scientifico-militaire qui aboutit au test de la première bombe atomique à Los Alamos, Nouveau-Mexique, le 16 juillet 1945) puis sa persécution par le FBI en pleine furie maccarthyste. Un destin grandiose et tragique, à la résonance anxiogène forcément contaminée par les retombées psychologiques de l'actuelle guerre en Ukraine et les craintes d'une escalade nucléaire.

PUBLICITÉ



Duo de choc. L'Irlandais Cillian Murphy, star de la série « Peaky Blinders », dans le rôle-titre d'« Oppenheimer » et le réalisateur Christopher Nolan (ci-dessus, pendant le tournage).

Fascination. Électron libre à Hollywood, parti en claquant la porte du studio Warner Bros. en 2021 pour rejoindre Universal, Christopher Nolan ne pouvait qu'être séduit par cette épopée de l'atome, inspirée du best-seller *Robert Oppenheimer. Triomphe et tragédie d'un génie*, de Kai Bird et Martin J. Sherwin, publié en 2005 aux États-Unis. Malgré ses études de littérature, Nolan nourrit pour la science et ses apôtres une fascination qui l'habite depuis l'enfance : « *J'ai eu un choc en voyant à l'âge de 9 ans l'émission Cosmos, de Carl Sagan, tandis qu'au même moment, mon imagination était stimulée par le grand boom de la SF dans la foulée de La Guerre des étoiles. La vision de 2001, de Kubrick, fut également décisive. En discutant sur Interstellar avec le physicien Kip Thorne, qui fut aussi mon conseiller scientifique sur Tenet et Oppenheimer, j'ai énormément appris sur la physique quantique [ensemble des théories physiques cherchant à expliquer le comportement des atomes et des particules, NDLR]. J'ai perçu en elle une dimension mélancolique et un potentiel dramaturgique, que j'ai exploité dans Interstellar à travers la théorie du paradoxe des jumeaux d'Einstein. Au contact de Kip, j'ai compris que les physiciens quantiques travaillaient beaucoup avec leur intuition, un peu comme nous les réalisateurs et scénaristes. Oppenheimer, le film, montre comment tous ces jeunes scientifiques des années 1920 et 1930, dans le sillage d'Einstein, ont provoqué, avec la fission nucléaire, une réévaluation révolutionnaire des lois de l'univers* »...

Découvert en 1938 par les chimistes allemands Otto Hahn et Fritz Strassmann et les physiciens Lise Meitner et Otto Robert Frisch, ce phénomène de division du noyau de l'atome aboutissant à l'émission d'une grande quantité d'énergie, déclenchant elle-même une réaction en chaîne, ouvrit la porte vers la création d'une bombe à la puissance dévastatrice. Engagés dans une course de vitesse pour devancer les nazis dans la fabrication d'un nouvel engin de

mort, les États-Unis, à travers le projet Manhattan, supervisé par le lieutenant général Leslie Groves (joué par Matt Damon dans le film) et Robert Oppenheimer, furent finalement les premiers à expérimenter le feu nucléaire, le 16 juillet 1945 à Los Alamos. Nom de code de l'opération : Trinity. Un moment charnière de l'Histoire - et une explosion atomique tétanisante de réalisme orchestrée par Nolan à l'écran. Moins d'un mois plus tard, sur ordre du président américain Harry S. Truman, les villes de Hiroshima et de Nagasaki étaient rasées par deux bombes A, dans le but d'accélérer la reddition du Japon... et d'économiser des vies humaines sur le front. Bilan : plus de 200 000 morts. Selon sa propre citation d'un texte sacré hindouiste, le jour du test Trinity, J. Robert Oppenheimer est devenu « *la mort, le destructeur des mondes* ».



Tournant. Une scène du film avec Cillian Murphy (à g.) et Matt Damon (au deuxième plan), qui incarne le lieutenant général Leslie Groves. Le projet Manhattan aboutit au test de la première bombe atomique, à Los Alamos, au

Nouveau-Mexique (ci-dessous), le 16 juillet 1945.



Impact. Ce demiurge si romanesque et torturé, emporté par un cancer de la gorge en 1967, intrigue Nolan depuis les années 1980 : « *J'ai entendu pour la première fois son nom dans la chanson de Sting, "Russians", en 1985 ("Comment puis-je sauver mon petit garçon du jouet mortel d'Oppenheimer ?"). J'étais adolescent, nous étions en plein regain de tension nucléaire entre l'Est et l'Ouest et, pour moi, Oppenheimer a tout d'abord été synonyme d'effroi. Plus tard, en faisant mes propres recherches, j'ai appris que, le jour de l'essai Trinity, en juillet 1945 à Los Alamos, Oppenheimer et les scientifiques du projet Manhattan ne pouvaient totalement exclure la possibilité d'un embrasement de l'atmosphère... et donc la destruction du monde. Et ils ont quand même appuyé sur le bouton ! Ils ont joué aux dés avec l'univers, ce qu'Einstein avait refusé de faire en se méfiant des incertitudes liées à la physique quantique, dont il fut pourtant l'un des fondateurs.* » Christopher Nolan, qui a dévoré dans sa jeunesse une compilation de discours de J. Robert Oppenheimer, sera définitivement convaincu de l'idée d'un film sur le plus célèbre physicien du XX^e siècle (avec Einstein, également présent à l'écran) après la lecture de l'ouvrage de Bird et Sherwin, suggérée par son producteur Charles Roven.

Le réalisateur écrit le scénario de son film durant l'été 2021, soit plusieurs mois avant l'invasion de l'Ukraine par la Russie : « *Nous vivions alors une longue période de recul de la peur du nucléaire et, quand j'ai parlé du projet à l'un de mes fils, ado, il m'a répondu : "Crois-tu vraiment que cette histoire va intéresser quelqu'un ?" Pour moi, c'était justement parce que plus personne ne semblait avoir peur de l'atome qu'il fallait faire Oppenheimer. Nous redoutons plus ou moins le péril nucléaire en fonction du contexte géopolitique, mais cette épée de Damoclès pèse sur nous depuis 1945 et ne disparaîtra jamais. Il y a désormais neuf puissances nucléaires dans le monde, et nous devons vivre avec.* »

Le conflit en Ukraine, commencé au même moment que le tournage d'*Oppenheimer*, en février 2022, a certes changé la donne et décuplé l'impact du film : « *Certains aspects du scénario ont forcément pris une autre résonance, comme le thème de la relation entre la*

technologie, la science et la sphère politique. Et aussi la responsabilité morale des scientifiques, commente Nolan. Mais, au-delà même du tour effrayant que prennent les menaces russes, ce sujet est d'autant plus pertinent aujourd'hui avec l'intelligence artificielle. Je lis en ce moment beaucoup d'articles comparant l'émergence de cette technologie avec la découverte de la fission nucléaire. Devons-nous vraiment ouvrir cette boîte de Pandore, sachant les conséquences involontaires qu'elle pourrait entraîner ? Je pense donc que le propos du film est plus que jamais d'actualité. Oppenheimer nous parle de notre présent sous bien des aspects. »

Paradoxes. Christopher Nolan se défend cependant d'avoir signé un manifeste antinucléaire, encore moins une remise en question de ces savants qu'il admire. La décroissance ? Le retour au charbon ? Pas vraiment la tasse de thé du cinéaste britannique : « *Oppenheimer exprime mon plus haut respect pour la méthode scientifique et pour cette réussite extraordinaire qu'a été le projet Manhattan, qui a changé la face du monde. Après 1945, les applications de l'énergie nucléaire ont essaimé dans le domaine civil, donc dire que les découvertes liées à l'atome ne sont pas bénéfiques à l'humanité sur le long terme est absurde. Se définir comme "antinucléaire" n'a aucun sens. Cette technologie a été lâchée dans la nature, elle est là, on ne peut pas revenir dessus. Je suis du côté des scientifiques.* » Pas de procès des savants, donc, même si, dans le cas d'Oppenheimer et de sa communauté de Los Alamos, on ne peut écarter l'hubris prométhéenne de la manipulation du feu atomique : « *Oppenheimer était parfaitement conscient de l'importance de son rôle, il était devenu une star, accro à son image publique. Il y avait les enjeux politiques, mais il était aussi guidé par des motifs plus terre à terre, comme l'énergie sexuelle de la soif de pouvoir... C'était vraiment un être ambigu. Mais mon film pose surtout la question du moment où ces réalisations extraordinaires que sont la fission et la fusion nucléaire [cette dernière a donné lieu au premier test de la bombe H en 1952, encore plus destructrice, NDLR] ont rencontré la réalité : si l'innovation technologique n'est pas contrôlée par des responsables politiques qui comprennent ses enjeux, cela devient problématique. Nous sommes en plein dans ce débat avec l'intelligence artificielle.* »

Citant en substance le proverbe « *science sans conscience n'est que ruine de l'âme* » de Rabelais, Nolan jure également que son film ne condamne ni ne célèbre la fabrication de la bombe : « *Toute cette histoire est chargée de paradoxes, à l'image de J. Robert Oppenheimer. Il a lui-même toujours fait très attention à ses déclarations publiques sur la bombe. Il n'a jamais condamné explicitement Hiroshima et Nagasaki, il ne s'est jamais excusé mais toutes ses actions après 1945 sont celles d'un homme rongé par d'intenses regrets et qui essaie vraiment de s'amender. Cette tension entre sa stratégie de communication publique et ses réelles convictions intimes, cette tendance à l'autodestruction, c'est le genre de parcours psychologique qui me passionne chez un personnage.* » Héros « nolanien » au même titre que d'autres mâles hantés par la culpabilité dans *Insomnia*, les *Batman*, *Le Prestige*, *Inception* ou *Interstellar*, Oppenheimer s'est opposé, en 1949, aux recherches sur la bombe H, dite à hydrogène, lors de sa présidence du General Advisory Committee (GAC), organe consulté par la présidence sur la stratégie nucléaire.



Double visage. L'Américain J. Robert Oppenheimer (1904-1967), le 19 avril 1958. Le comédien Cillian Murphy (ci-dessous) incarne ce scientifique pétri de

culpabilité dans le biopic de Christopher Nolan, qui le caractérise d’être ambigu ».



Qualifiée d'« *arme de génocide* » par le GAC dans une déclaration, cette nouvelle avancée risquait, selon le visionnaire Oppenheimer, d'ouvrir la voie à une course aux armements. Ses positions sont alors perçues comme de l'obstruction et le vent tourne : comme puni pour ses péchés, le physicien, grand lecteur de Dostoïevski, surveillé depuis 1940 par le FBI de J. Edgar Hoover en raison de ses sympathies communistes, sera suspecté d'être un agent au service de l'URSS et auditionné à ce titre par une commission de sécurité. Une épreuve mentale écrasante pour le fragile Oppie, bombardé d'accusations et dont l'habilitation de sécurité sera révoquée en 1954. Les ennemis du physicien seront cependant incapables de prouver une quelconque trahison.

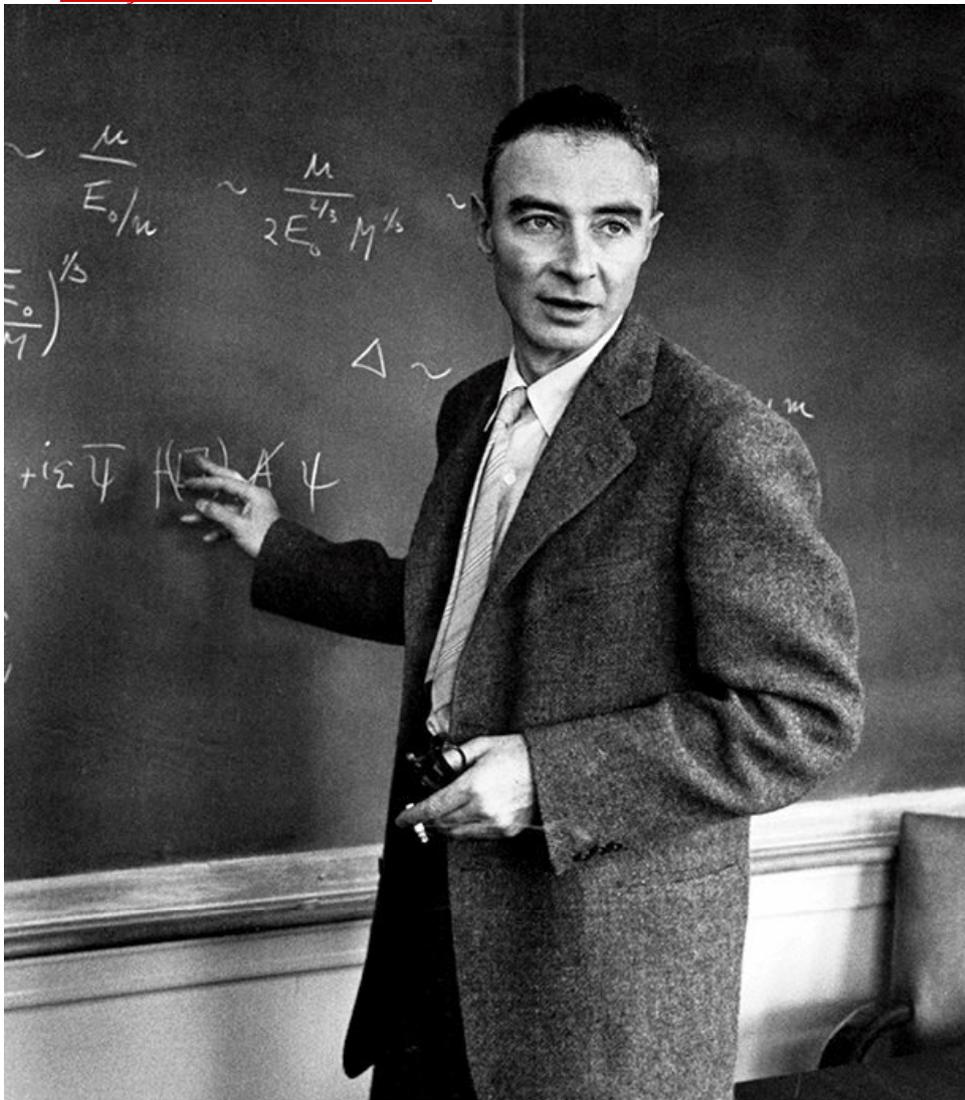
Idéologies. Le harcèlement administratif d'Oppenheimer occupe une large part du film de Nolan qui, là encore, voit dans cette triste affaire un écho à une méfiance ambiante envers la science nourrie par certaines idéologies : « *Tous les aspects du maccarthysme sont pertinents pour évoquer le présent de l'Amérique*, soupire Nolan. *Il y a des sujets sur lesquels, hélas, la raison et les scientifiques semblent du mauvais côté de la barrière, écrasés par les mêmes forces qui ont persécuté Oppenheimer.* » Le réalisateur ne dévoilera pas davantage ses opinions et, à une dernière question sur l'aridité de ce blockbuster aussi cérébral que spectaculaire, il nous répond par un grand éclat de rire : « *Je pense sincèrement qu'Oppenheimer est un film grand public. L'histoire du cinéma est remplie d'œuvres qui ont su attirer les foules avec un récit exigeant et immersif. Le divertissement est compatible avec la notion d'engagement, j'y crois. L'épopée d'Oppenheimer est la plus dramatique que je*

connaître, j'ai tenté d'en livrer une version la plus palpitante possible, faite pour être vue en salle par le plus grand nombre. Bon, il faudra attendre le premier jour de sortie pour savoir si j'ai raison ou pas ! » Comme ses idoles de la physique quantique, Nolan jouera aux dés à partir du 19 juillet.

Julius Robert Oppenheimer, l'ascension et la chute du père de la bombe atomique

Une magistrale biographie retrace l'ascension et la chute du père de la bombe atomique. Dans l'Amérique maccarthyste, il fut le Dreyfus de la science.

Par François-Guillaume Lorrain



Génie et martyr. Après son mea culpa en 1945, Oppenheimer, ci-dessus à Princeton, tombe de son piédestal.

Publié le 10/06/2023 à 14h00

Le 16 juillet 1945, vers 5 h 30 du matin, Julius Robert Oppenheimer est allongé sur le ventre. Il se trouve à une dizaine de kilomètres du point d'impact de « Trinity », à l'extérieur du bunker de contrôle. Dans son portefeuille, il a glissé un trèfle à quatre feuilles, trouvé dans leur jardin, que son épouse, Kitty, lui a remis avant son départ. Le compte à rebours a commencé. Son visage est crispé, il murmure : « *Seigneur, que ces affaires sont rudes pour le cœur.* » Pendant les dernières secondes, il se fige, cesse de respirer, jusqu'à ce que le ciel s'embrase d'une violente lumière, suivie d'une terrifiante déflagration. Son visage soudain se détend, il se relève et reprend son allure d'homme formidablement sûr de lui-même. Quelques jours auparavant, il avait lancé un pari avec des collègues scientifiques de Los Alamos, le laboratoire qu'il dirige depuis trois ans dans le Nouveau-Mexique. L'enjeu : la taille de l'explosion. Edward Teller, qui travaille déjà sur la future bombe H, a misé sur 45 000 tonnes de TNT. Un autre, sur 20 000 tonnes. Oppenheimer a, quant à lui, préféré viser modeste : 3 000 tonnes. Le résultat de ce premier essai fut de 15 000 tonnes. De retour au camp de base, « Oppie » téléphone à Kitty pour prononcer la phrase convenue en cas de réussite du projet Manhattan : « *Tu peux changer les draps.* » Ce jour-là, le « père de la bombe » est à l'apogée de sa carrière, il vient d'enfanter l'arme susceptible à ses yeux d'écourter la guerre, de mettre fin même à toute guerre. Mais, comme il s'en aperçoit aussitôt, il est aussi « dans de beaux draps ». « *Je me suis souvenu de la phrase tirée des écritures hindoues, la Bhagavad-Gita. Vishnou essaie de persuader le prince de faire son devoir et, pour l'impressionner, apparaît devant lui avec ses bras multiples et lui dit : "Maintenant, je suis la mort, le destructeur des mondes."* ». Dans l'hindouisme, Vishnou est le protecteur, Brahma, le créateur, Shiva, le destructeur. « Manhattan Man » fut les trois à la fois. Le même jour, il exprima la même idée en termes nettement moins raffinés : « *Et voilà, on est tous des fils de pute.* »



En famille. Avec

son épouse, Kitty, et leur fils, Peter, fin 1947.

Dans un « cul-de-sac ». Tous ? Peut-être. Mais lui, un peu plus que les autres, comme il va très vite l'admettre. La concrétisation de la fission nucléaire eut pour dommage collatéral la fission immédiate d'un homme dont la biographie de Kai Bird et Martin Sherwin, récompensée du prix Pulitzer en 2006, rend magistralement compte. On ne doute pas - pour le vérifier, rendez-vous le 19 juillet au cinéma - que Christopher Nolan, adepte des failles mentales, aura su rendre visuellement la fêlure béante qui a affecté l'un des plus brillants esprits de son temps. Un homme capable de soupirer en pensant aux milliers de Japonais en passe être vitrifiés - « *ces pauvres petits bonhommes* » - tout en recommandant aux militaires de larguer la bombe en visuel, d'éviter le temps couvert ou la nuit, à moins qu'il n'y ait une belle lune ! Le premier vertige qui saisit à la lecture de cette formidable enquête sur ce « Prométhée américain » provient du tourbillon qui entraîne Oppenheimer vers la réalisation du but suprême et le dégoût, l'écœurement, la culpabilité, qui l'écrasent, aussitôt l'objectif atteint. Frankenstein-Oppenheimer renie aussitôt son enfant. Soutenu par une large partie des scientifiques, il essaie en vain de l'étouffer au berceau en expliquant aux gouvernants que cette bombe est désormais inutile, qu'il faut en partager l'expertise avec les Soviétiques, instaurer une commission de contrôle internationale, bref, imaginer un itinéraire de délestage qui mène à une *dead end*, c'est-à-dire dans un « cul-de-sac » définitif. Mais Oppie est assez physicien pour connaître cette autre loi de la physique : ce qui a existé une fois ne peut plus être déclaré nul et non avenu.

La vérification de cette loi aura lieu trois mois plus tard dans le Bureau ovale de la Maison-Blanche, en face du président Truman : « *J'ai l'impression d'avoir du sang sur les mains* », lui déclare le physicien, miné par le remords. Confession qui lui attire une réplique dont la teneur sarcastique variera selon les versions : « le sang est sur mes mains, j'en fais mon affaire », ou bien, « ne vous en faites pas, ça part avec du savon », ou bien encore, « tenez, vous voulez vous essayer ? » - après que le président lui a tendu un mouchoir. La bombe n'est plus entre

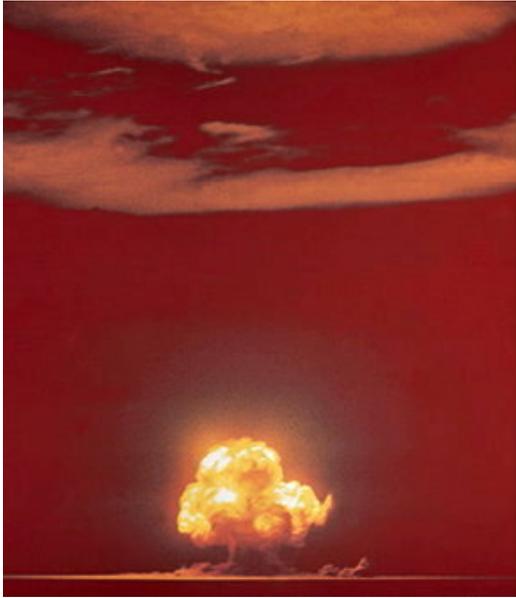
les mains de son créateur, mais entre celles des politiques, d'une Amérique soucieuse de prendre un avantage définitif sur le nouvel ennemi soviétique. Il s'en aperçoit un peu tard, au grand dam de Truman, ulcéré par son « numéro de chouine », qui fait savoir qu'il ne veut « *plus revoir ce fils de pute dans [s]on bureau* ».



Collaborateurs. À Oppenheimer, les recherches scientifiques ; au général Groves, le volet militaire.

Proust, l'électrochoc. Oppenheimer avait pourtant été prévenu par des cerveaux plus clairvoyants. Dès 1943, son mentor Isidor Isaac Rabi le met en garde contre l'usage de trois siècles de physique à seule fin de la production d'une arme de destruction massive. À l'hiver 1943, le Danois Niels Bohr, l'un des premiers à avoir compris la possibilité de la bombe, est aussi le premier à venir à Los Alamos, ce Noël, décrire l'humanité qui attend un monde entré dans l'ère nucléaire. Un triomphe de la science et de la technique, certes, à condition « *d'aborder les relations internationales d'une façon radicalement neuve. À moins qu'il ne soit possible de s'entendre à temps pour contrôler l'emploi des nouveaux éléments radioactifs, tout avantage momentané risque d'être annulé par la menace perpétuelle qui pèsera sur la sécurité du monde* ». Sur ce sujet, Oppenheimer sera le principal disciple de Bohr, mais seulement après juillet 1945.

Auparavant, focalisé sur le but assigné, ce patriote aura partagé la même angoisse que l'establishment américain : devancer les nazis dans la construction de cette arme, quitte, et ce fut le paradoxe ravageur de cette course contre la montre, à l'employer non contre une Allemagne déjà défaite, mais contre un Japon sur le point de l'être. Si Oppenheimer avait été un physicien sans relief et aspérité, plongé dans ses recherches, sa biographie aurait été rébarbative. Mais ce fils de Juifs allemands, qui donna sa première conférence à 12 ans sur les minéraux, ne laisse pas indifférent. Non seulement il a toutes les apparences du génie, énigmatique et charismatique, marchant les pieds écartés en maugréant sans cesse, mais il en a aussi l'étoffe, survolant tous les domaines de la connaissance avec une aisance et une suffisance insolentes. « *Il n'y a qu'en sport sans doute qu'il était une quiche* », dira le général Leslie Groves, chargé de la supervision militaire du projet Manhattan. La force de ce portrait est de suivre pas à pas la maturation d'un esprit « hors norme », quasi monstrueux, qui aurait pu tout aussi bien finir à l'hôpital qu'en prison. N'avait-il pas tenté d'empoisonner son directeur de thèse avec une pomme et d'étrangler son meilleur ami après avoir appris qu'il se mariait ? En relations humaines, il fut longtemps aussi une « quiche », au risque de succomber aux papillons noirs de la dépression. On retiendra que ce lecteur compulsif croisa la route d'un autre génie, Marcel Proust, dont la lecture, lors d'une randonnée en Corse, fit sur lui l'effet d'un électrochoc. Fini l'autisme, finie l'indifférence cruelle aux autres, le jeune physicien, affranchi de ses démons, put rejoindre la communauté des vivants et déployer ses ailes. Plongé dans le bouillon de culture de la révolution quantique de la fin des années 1920 - il aura l'intuition des trous noirs redécouverts quarante ans plus tard -, il va vite prendre en marche le train de la fission nucléaire à partir de 1939 et devenir à Berkeley le chef de la locomotive.



Cauchemar. En 1945, Oppenheimer a dirigé l'essai atomique à Los Alamos (États-Unis). Dans le cadre du maccarthysme, le physicien est auditionné en 1949 et en 1954.

Sa métamorphose de théoricien aux cheveux longs en administrateur scientifique efficace fut elle aussi sidérante. Mauvais en laboratoire, inapte en expérimentation, il était loin d'être le candidat idéal pour diriger Los Alamos. Mais il fut choisi pour sa capacité exceptionnelle à tout synthétiser. En quelques mois, il s'adapta à tous les nouveaux défis de planification, de management, de recherches : d'une centaine d'ingénieurs et scientifiques en mars 1943, il fera passer le personnel en 1945 à une petite ville de 6 000 habitants répartis dans 300 immeubles, 52 dortoirs, 200 caravanes 367 bâtiments techniques, dont une usine et des dizaines de laboratoires. Le chercheur naguère excentrique parviendra aussi à tirer le meilleur de tous ses collaborateurs, quel que soit leur domaine. En ce sens, il fut un leader incomparable.

Trop franc. À ce titre, Oppenheimer incarne l'un des plus flagrants exemples du rêve américain. Ce rêve sans frontière ni limite auquel rien ne résiste. À ses dépens, il va aussi en incarner le cauchemar. Ce qui était une brillante carrière devient un destin tragique. Car sa posture morale après 1945, son souhait de partager le savoir acquis avec l'URSS, ses critiques acérées contre le projet de bombe H mené par Teller, devenu l'un de ses ennemis, sa manière de ne pas prendre de gants vont faire de lui la cible privilégiée d'une autre bombe H, hystérique, celle-là, la bombe du maccarthysme et de tous les paranoïaques du FBI. Dès 1940, l'agence d'Edgar Hoover a ouvert sur lui un dossier, qui fera bientôt plus de 7 000 pages. En cause alors, ses affinités avec des groupes communistes, sa femme et son frère communistes, son soutien aux républicains espagnols... Pour sa part, simple compagnon de route, il n'a jamais adhéré. Mais une fois que l'oncle Edgar l'a en ligne de mire, il ne le lâche plus. Oppenheimer est placé sur écoute et, en 1943, il a toutes les peines du monde à obtenir son habilitation sécurité en raison d'un ami, Haakon Chevalier, traducteur et proche d'André Malraux, venu lui demander s'il était prêt à raconter les activités de Los Alamos à un employé du consulat soviétique de San Francisco. Il ne donne pas suite mais sa franchise - il en parle au FBI - alourdit le dossier. Chez ce scientifique rattrapé par la politique, le diktat de la vérité prime sur tout le reste. Même s'il est blanchi, cette histoire va agir comme une bombe à retardement.

Car le contexte change radicalement. En 1949, l'URSS fait exploser sa première bombe atomique au Kazakhstan. En 1950, Klaus Fuchs, un des nombreux chercheurs de Los Alamos, avoue avoir espionné pour le compte de Moscou. Les regards furieux du pouvoir américain se

tourment à nouveau vers Oppenheimer. En 1949, déjà interrogé, il a donné des noms de ses anciens étudiants : toujours ce fichu impératif catégorique de la vérité. Cela ne suffit plus. L'enquête est confiée à la Commission de l'énergie atomique, elle sera à charge, car son président, Lewis Strauss, le parfait « salaud » de l'histoire, a décidé, malgré un dossier inconsistant, de lui faire la peau.



Réhabilité. En 1963, le président Johnson remet le prix Enrico-Fermi à un Oppenheimer amer.

Brisé. On veut suspendre son habilitation sécurité. L'âpre et cassant Oppenheimer, à qui Einstein a conseillé de quitter ce pays devenu fou, refuse de démissionner. Le procès, instruit en 1954, fera fi de toutes les dispositions légales. Frankenstein est devenu le Joseph K américain de Kafka qui, « *sans avoir rien fait de mal, fut arrêté un matin* ». L'Amérique dévore ses enfants, même les plus géniaux. « *C'est un peu comme si on s'interrogeait sur le risque de sécurité d'un Galilée ou d'un Newton* », s'étonne-t-on auprès d'un président Eisenhower embarrassé. Malgré le soutien des chercheurs, Oppenheimer perd son procès. Le *Harper's* publie un long article (« Nous accusons ») qui affirme : l'affaire Oppenheimer est l'affaire Dreyfus de la science. C'est aussi la fin du rôle messianique des scientifiques, réduits à ne plus être que des experts. Martyr de la politique : ce dernier rôle d'Oppenheimer assoit sa célébrité mondiale, mais il en sort brisé. Sa réhabilitation en 1963 par le camp démocrate aura un goût amer. Kennedy devait officier, il est assassiné. Quinze jours plus tard, quand Lyndon Johnson lui remet le prix Enrico-Fermi, le physicien, désabusé, lui répond : « *Il est possible qu'il vous ait fallu un peu de charité pour décerner ce prix.* »

« *Robert Oppenheimer. Triomphe et tragédie d'un génie* », de Kai Bird et Martin J. Sherwin. Traduit de l'anglais (États-Unis) par Peggy Sastre (Le Cherche Midi, 870 p., 28 €). En librairie le 15 juin.



Oppenheimer de Christopher Nolan © Universal

Un moment de pure terreur

Tous rivalisent d'excellence, même les troisièmes couteaux, mais les deux plus fines lames restent Cillian Murphy et Robert Downey Jr. Dans les rôles respectifs d'*Oppie* et de son ennemi sournois Lewis Strauss, les comédiens évoquent parfois Tom Hulce et F. Murray Abraham dans *Amadeus*. *Oppenheimer* est le Mozart de l'intrigue, électron libre génial et hors système ; Strauss, le Salieri qui le jalouse et souhaite secrètement sa perte. Ce dernier gagnera par la révocation, en 1954, de la précieuse habilitation sécurité d'*Oppenheimer*, dont la complicité avec le régime soviétique n'a pourtant jamais été prouvée. Mais l'Histoire oubliera vite Lewis, tandis que Julius Robert fera l'objet de livres, études, articles, mini-séries et longs-métrages longtemps après sa mort – des *Maîtres de l'ombre* en 1989 au pavé en salle ce 19 juillet.

À LIRE AUSSI Robert Oppenheimer, parfait personnage tragique

Campé jusqu'au mimétisme troublant par Murphy, l'insaisissable physicien ne dévoile que rarement son jeu. Conformément à la réalité historique, Nolan laisse planer le doute sur les motivations exactes d'*Oppenheimer* et son ressenti après l'anéantissement de Hiroshima et de Nagasaki. Une séquence cependant, sûrement la plus inoubliable avec la très kubrickienne scène de l'explosion-test du 16 juillet 1945, lève le voile sur les dégâts causés par ce point de bascule dans la tête de l'autoproclamé « destructeur des mondes ». Ce moment de pure terreur se déroule lors d'un discours d'*Oppenheimer* à Los Alamos devant une foule hystérique, applaudissant jusqu'à l'obscénité la destruction des deux villes japonaises.

Nous n'en dirons pas plus, si ce n'est que Nolan orchestre en maestro le son, l'arrière-plan et l'image suggestive pour nous immerger physiquement dans la nausée du scientifique face aux vivats. Étourdissant. *Oppenheimer* ne plaira pas à tout le monde, il n'a pas été conçu pour cela. Ses partis pris narratifs pourraient bien lui valoir un retour de flamme, tant Nolan joue aux dés avec la patience du public. Mais nul doute qu'une fois dissipé le nuage d'une éventuelle frustration initiale quant à sa structure rebelle, ce grand film lanceur d'alerte et à la mise en scène magistrale traversera les décennies, comme le fit la réputation de son héros torturé. Rendez-vous aux Oscars.